Le théâtre d'ombres turc : KARAGÖZ[1]
Gaye PETEK[2]

Les traditions théâtrales turques sont antérieures à la pénétration des Turcs en Asie Mineure et toutes les formes de spectacles traditionnels ont en commun le goût de l'improvisation, de l'imitation et relèguent l'intrigue et l'action au second plan. C'est ainsi le cas pour :
- Les spectacles forains (hokkabaz)
- Les conteurs populaires (meddah)
- Le théâtre de marionnettes (kukla)
- L'ortaoyunu (sorte de comédia dell arte)

Le théâtre d'ombres « karagöz » (littéralement « œil noir » et nom du principal personnage) fut, pour sa part, introduit en Turquie au XVI° siècle par des artistes égyptiens et prit racine à Istanbul, les souverains ottomans en devenant les mécènes.

Le KARAGÖZ est un théâtre à deux dimensions, d'implantation essentiellement urbaine et il devint un spectacle éminemment populaire dès le 17° siècle.

Une source lumineuse est placée derrière le voile du castelet et le montreur (HAYALÎ) debout, appose les figures sur le rideau en les faisant mouvoir grâce à un bâton planté à l'horizontale dans un petit trou aménagé sur la figure. Il tient deux ou plusieurs figures dans ses mains tandis que les autres figures qui vont être utilisées au cours du spectacle, sont appuyés sur son torse. Les spectateurs, de l'autre côté ne voient que les ombres colorées.
Le montreur change de voix avec chaque personnage et contrefait des accents, des sons, des dialectes etc… Il est aidé par un « apprenti » qui jour du « DEF » (tambourin) et chante. Il manipule et anime, mais c'est aussi lui qui confectionne ses figures (TASVİR) en les découpant, après les avoir dessinées, dans de la peau de chameau (de nos jours de la peau de vache) qui est très rigide et résistante. C'est par le tannage que le montreur rend la peau transparente. Ensuite, il teint les silhouettes avec des couleurs chatoyantes que les anciens montreurs obtenaient sur la base de teintures végétales dont ils gardaient d'ailleurs jalousement le secret de fabrication.
Chaque personnage est composé de deux ou plusieurs parties mobiles attachées entre elles à l'aide de fines cordes de boyau.
Le spectacle de Karagöz commence toujours par une musique alors que sur le rideau se trouve placée une figure fixe, décorative (GÖSTERMELİK). Soudain, retentit un son strident, celui du NAREKE, sorte de sifflet en bois, pour interpeller le public, le mettre en « condition » un peu comme le feraient les trois coups au théâtre. Alors, au son du tambourin, entre Hacivat, le comparse de Karagöz par la gauche du rideau (par rapport au public) qui entame une chanson populaire au rythme musical précis. La droite du rideau étant l'emplacement de la maison de Karagöz qui ne tarde pas à se montrer et à répondre à l'ODE DU RIDEAU (PERDE GAZELİ) qu'Hacivat est en train de déclamer.
Toute cette partie du spectacle s'intitule PROLOGUE (MUKADDIME). Les deux héros après s'être battus, « sortiront » de la scène et reviendront pour entamer la deuxième partie ou DIALOGUE (MUHAVERE), série d'acrobaties linguistiques à partir de mots incongrus et assonants.

---

[1] Article publié in *Un œil sur le bazar, anthologie des écritures théâtrales turque*, coordonnée par Zeynep Su Kasapoglu, avec la collaboration de Dominique Dolmieu, éditions Non Lieu / l'Espace d'un instant, sortie le 12 novembre 2009.
[2] Gaye Petek – Directrice de l'association ELELE – Migrations et Cultures de Turquie

C'est avec la troisième partie ou DEROULEMENT DE L'ACTION (FASIL) qu'on assistera à une intrigue et qu'apparaîtront d'autres personnages.
Le répertoire classique est constitué de 35 pièces ou intrigues. Les thèmes varient assez peu, tournant autour des déboires ou des farces de Karagöz. Mais il y a également quelques thèmes fantastiques ou empruntés aux légendes populaires.
La pièce proprement dite est suivie de l'EPILOGUE (BİTİŞ) au cours duquel les deux héros tirent la morale de l'histoire qu'ils viennent de vivre, s'excusent auprès du public des erreurs de langage qu'ils auraient pu commettre et invitent les spectateurs à leur prochain spectacle.
Les personnages sont innombrables et constituent une riche galerie de stéréotypes sociaux et ethniques de l'époque ottomane : Karagöz est l'homme du peuple, bourru, grossier parfois, parlant en turc populaire ; Hacivat est un érudit qui manie avec aisance un ottoman châtié et enrichi de mots persans.
Les femmes dans le Karagöz, appelées ZENNE sont souvent des femmes légères, des courtisanes. Il y a également des danseuses (ÇENGİ). Les personnages « anatoliens » sont nombreux, entre autre le « TÜRK » (BABA HİMMET), il y a également l'originaire de Kayseri, le KAYSERİLİ ou le LAZ, ou riverain de la Mer Noire. Les différentes ethnies sont aussi représentées à travers les figures du « Kurde », du « Juif », de l' « Arménien ». Parmi les « étrangers » on retiendra le « Frenk » (levantin français ou italien), les deux « arabes », le « blanc » AK ARAP de Syrie et le « noir » KARA ARAP du Yemen ; le Persan, l' « Albanais », le « Tatar », etc… auxquels s'ajoutent des personnages des rues de la capitale ottomane MATİZ (le mauvais garçon) ou TİRYAKİ (le fumeur de Haschich).

Le théâtre d'ombres appartient au passé. Quelques initiatives solitaires n'ont pas vraiment suffit pour le ranimer et en faire à nouveau un spectacle populaire. L'Etat turc n'a mené aucune politique publique et ne lui a donné ni aide ni espace dédié qui auraient pu le faire revivre. Mais la relève viendra peut-être d'Europe comme avec le travail du jeune montreur Rusen Yildiz[3] en France.

[3] Rusen Tildiz est un jeune montreur née de parents immigrés et il a fait du théâtre d'ombres sa profession. Il écrit ses pièces en français et est un artiste complet. Site internet : www.karagoz.free.fr

Extraits de textes du répertoire classique de KARAGÖZ
Traductions de Gaye Petek et Pierre Chuvin.

Ode du rideau déclamé par HACIVAT au début de la pièce « LE JARDIN » (BAHCE[4])
Ô Dieu !
Sur l'écran transparaissent les beautés, épreuves de la création ;
L'écran de la vérité n'est autre que la puissance de l'éternel.

On peut contempler, dans ses dehors, son être profond ;
L'écran de la perception ne fait pas obstacle à l'œil de la connaissance.

Dès que tu regardes avec attention, le cours des choses apparaît dans sa clarté ;
L'écran d'un sommeil négligeant a envahi le monde.

Tout l'art consiste à faire défiler devant les yeux cet univers illusoire ;
L'écran de l'apparence, combien d'yeux noirs a-t-il fait périr[i5] !

Ce qui passe éclairé par la flamme de l'amour, c'est la silhouette de ton corps.
L'écran ou s'écoule nos jours fait l'homme éphémère.

Quelque soit l'ombre où tu te réfugie, ne s'évanouit-elle pas ?
Vois le maître qui anime ce jeu, il a dressé l'écran du plaisir.

(…)

[4] Répertoire classique transcrit par Cevdet Kudret traduit par Gaye Petek et Pierre Chuvin.
[5] Jeux sur kara göz (œil noir) et karagöz, le héros du théâtre d'ombre.

Extrait de l'acte 1 de la pièce BAHCE (LE JARDIN)
(…)
Hacivat (de l'intérieur) : Voyons, qui frappe à la porte ?
Karagöz : Peux-tu me cueillir pour dix sous d'aneth et pour vingt de persil ?
H : Ce n'est pas ici un jardin potager, mais un jardin d'agrément !
K : Cueille-moi pour dix sous de ce (gréement)[6]
H : Mais enfin, qui est devant cette porte ? (il sort) Quoi Karagöz ! Qu'est-ce que tu veux ?
K : Hé vas donc, tu ne penses pas à moi !
H : A la bonne heure, Karagöz, qu'est-il arrivé ?
K : Qu'est ce qui pourrait arriver ? L'autre soir, chez moi, je n'arrivais pas à dormir.
H : C'est comme ça ! Parfois on n'arrive pas à dormir, parfois on dort vingt quatre heures d'affilé comme Yemliha[7]
K : Et oui ! J'étais aussi devant la fenêtre, et je regardais à la ronde par le balcon. Dans la pénombre, deux ou trois personnes sont venues en dessous.
H : Oui
K : Elles ont commencé à parler tout bas.
H : Que disaient-elles Karagöz ?
K : L'une disait aux autres : « vous savez la nouvelle ? » Eux : « quelle nouvelle ? Il s'est passé quelque chose ? ». Le premier : « Un seigneur est venu trouver Hacivat, il lui a donné deux cents livres-or, il lui a confié un jardin ». Après ils se sont entendus : « Un soir on entre dans le jardin, on tue Hacivat, on prend l'argent ».
H : Très bien ! Et maintenant, où veux-tu en venir ?
K : Tu me donneras l'argent, je le cacherai.
H : Si je te donne l'argent, cela les empêchera-t-il de venir dans le jardin me tuer ?
K : Cela ne les empêchera pas.
H : Du moment que cela ne les empêchera pas, quand ils m'auront tué, qu'ils auront mon sang sur les mains, plutôt que de rester chez toi, je préfère que cet argent appartienne à ces braves ! Avec des ruses de ce genre, moi je ne te donnerai pas l'argent ! Toi je ne te ferai pas entrer dans le jardin ! (il donne des coups de pied à Karagöz).
K : Ha le fils de chien, il ne l'a pas gobé ! Moi non plus, Haci Cavcav (hadji djavdjav), ce soir, dans ce jardin, je ne te laisserais pas en paix, pas en paix ! (il sort).
(…)

[6] Jeu de mots sur sükûfe (floral) et kûfe (couffin)
[7] Yemliha : un des 7 dormants d'Ephèse

Extrait de la pièce « LA BOITE A CAFE » (KAHVE KUTUSU)
Source : Hayali Küçükali – 1928 – Transcrit par Cevdet Kudret
(Au début de l'intrigue Karagöz va dans un café, perd de l'argent aux cartes et ne peut s'acquitter de ses consommations. Karagöz se cache alors que le tenancier est en train de fermer sa boutique et raconte ses déboires à Hacivat le lendemain matin).
(…)
Karagöz : Je m'endors sur place. Le jour se lève, le cafetier revient. Quand il ouvre la porte, je me réveille. Je regarde. Pas moyen de me sauver ! Je file tout droit dans la boîte à café.
Hacivat : Ah mon frère ! Et après ?
K : Sur ce, un client, un fumeur (personnage du TİRYAKİ) arrive. « Un café bien corsé » dit-il. Le cafetier prend un grand cezve (djezve) et tic et tac et tic… la pointe de mon bonnet s'accroche à la cuillère à café et vas-y donc dans le djevze !
H : Ah ah ah ! Et après mon Karagöz ?
K : Aaah ! Arrête de faire le canard avec tes couin, couin, couin ! Sinon gare à toi hein ! Le type met aussi le sucre. Et allez, sous l'eau bouillante ! Pschchch… Je suis arrosé des pieds à la tête d'eau bouillante !
H : Mon dieu mon Karagöz sauve-toi !
K : En attendant, Hacivat, et vas-y le djezve sur le feu ! Un bouillon et encore un et pouff… le café a monté. Il en rempli une tasse grande comme un bol à dessert. Et allez donc tous ensemble dans la tasse. Et la tasse devant le fumeur. Le fumeur en boit une bonne lampée. Et encore ! A la troisième, pauvre de moi je passe dans sa gorge avec le café !
H : Et dans les gorges[8] à quel débarcadère êtes-vous descendus ?
K : Nous sommes descendus tout droit au débarcadère « l'estomac ».
H : C'est sur quelle rive des gorges ? Y-a-t-il y casino[9] au moins là-bas ?
K : Mais bien sûr, à l'enseigne du « Casino de l'estomac » un lieu aux abords bien douteux ! Ah Hacivat tu aurais du voir le Fox-trot de « mon cher choux farci » et de « mademoiselle aubergine en farce » !
H : Y avait-il aussi un « jazz-band[10]» mon Karagöz ?
K : Qu'est-ce que c'est que ça ?
H : C'est-à-dire un orchestre.
K : Il y avait de la musique mais à l'étage du dessous. Je ne sais pas ce que ce type avait mangé la veille des haricots sec ou quoi ? Mais tu ne peux pas savoir ce qu'ils jouaient fort dans cet orchestre !
(*Karagöz va expliquer tout un itinéraire plutôt scatologique…)*
( …)
H : Ah maudit voyou ! Ce que tu me racontes depuis une heure c'était donc un rêve ?
K : Imbécile est-ce que un homme peut entrer dans un djezve ? Est-ce qu'un homme peut passer dans la gorge d'un autre ? (gifle).

---

[8] En Turc le Bosphore se dit l'intérieur de la gorge, d'où un jeu de mot entre Karagöz et Hacivat.
[9] Gazino en turc pour dire brasserie avec musique
[10] En anglais dans le texte turc